

**Zeitschrift:** Le pays du dimanche  
**Herausgeber:** Le pays du dimanche  
**Band:** [8] (1905)  
**Heft:** 14

**Artikel:** La vie  
**Autor:** Sévrette, Julie  
**DOI:** <https://doi.org/10.5169/seals-255144>

### **Nutzungsbedingungen**

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. [Mehr erfahren](#)

### **Conditions d'utilisation**

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. [En savoir plus](#)

### **Terms of use**

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. [Find out more](#)

**Download PDF:** 24.02.2026

**ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>**

# LE PAYS ILLUSTRÉ

JOURNAL HEBDOMADAIRE ILLUSTRÉ

\* \* POUR LA FAMILLE \* \*

PARAISSANT

A PORRENTUAY



N° 14

Supplément du Dimanche 9 avril

1905

## LA VIE (Suite)

Ce lui fut comme un trait de lumière. Voilà, pensa-t-elle, une succession à recueillir. » Mais quoi ? serait-il possible qu'elle entrât dans le monde des actrices et du babotinage ? Le rouge de la honte lui monta au front. Elle se représentait tout ensemble sa situation de femme considérée et la nécessité où sa sœur et elle se trouvaient réduites. Encore une fois, que faire ?... Et dans le désarroi de ses pensées, elle s'en alla à l'aventure. Elle passa devant l'église. Elle y entra : elle voulait demander à la prière un peu de calme afin de pouvoir réfléchir avec sang-froid. A genoux sur un prie-Dieu, elle resta longtemps immobile et la tête perdue dans ses mains.

« Après tout, se dit-elle enfin, je pourrais me renseigner secrètement ; cela ne m'engage à rien. » Et avec cette lâcheté, dont nous usons parfois envers nous mêmes, elle se persuada qu'elle était résolue d'ailleurs à n'accepter aucune offre, et qu'elle ne voulait faire auprès du Directeur qu'une démarche de simple curiosité, à titre de renseignements, rien de plus.

Poussée irrésistiblement, elle sortit de l'église ; mais en arrivant en face du théâtre, elle se mit à souhaiter de toutes ses forces que le Directeur fût sorti. Elle entra cependant, et ce fut avec un battement de cœur qu'elle demanda, d'une voix qui voulait être ferme, s'il était visible. — Un gros homme rasé, qui écrivait dans un coin de la loge, se leva et dit :

— C'est moi, Madame.

Il n'y avait pas à reculer.

— Le concierge est absent, reprit le Directeur, et nous pouvons causer ici même : il n'y a personne pour nous entendre.

En quelques mots M<sup>lle</sup> Sophie parla du décès dont elle venait d'apprendre la nouvelle, et se renseigna sur la position qu'occupait la défunte. Le Directeur, qui se trouvait justement fort en peine, flaira soudain quelque misère sous les dehors distingués de la visiteuse. Aucun des professeurs de Charleville n'avait voulu accepter pour la fin de la saison l'emploi de pianiste au théâtre. Il se montra donc charmant et démontra tout l'avantage de la position.

L'artiste qui tenait cet emploi était beaucoup plus heureux que les acteurs qui, eux, ont des rôles à apprendre, des costumes à se procurer, la crainte de déplaire au public, l'ennui de voir leurs moyens disparaître avec l'âge. Il y avait bien, sans doute, les répétitions qui prenaient du temps, mais le service n'était pas dur, et l'on était grassement payé, cent vingt francs par mois. Bref, une foule de demandes étaient déjà parvenues à la direction. Ces mots perfides ébranlèrent toutes les résolutions de la pauvre fille. Donc le poste était envié, d'autres personnes ne rougiraient pas d'occuper cette situation qu'elle avait crue déshonorante ! D'ailleurs il fallait vivre, et le Directeur avait l'air d'un si bon homme ! Dans le triste cœur de M<sup>lle</sup> Sophie un dernier combat se livra, où les préjugés ne résistaient qu'à peine aux assauts



Reproduction autorisée par Durand-Ruel, Paris.

Au piano, d'après Aug. Renoir.

de la faim. Pour vaincre cette indécision, le cabotin déploya toute sa grâce, tout son talent d'acteur : il fut souriant, paternel, persuasif, et arracha une promesse.

Quand elle sortit de là, l'infortunée était comme ivre. Elle ne s'aperçut pas, en rentrant chez elle, qu'Hélène était rayonnante : le cousin l'avait engagée à revenir le lendemain pour déjeuner avec lui. Non, M<sup>lle</sup> Sophie ne vit pas cela. Elle ôta sa mante et son chapeau, s'abattit sur une chaise, et, d'une voix blanche, dit à sa sœur :

— J'ai du travail.

— Ah ! fit Hélène d'un ton indifférent.

— Oui, j'ai trouvé un emploi de pianiste, et il ne manque à mon engagement définitif que l'appui de ton approbation.

— Et où cela ? reprit la cadette.

Alors, avec une hâte fébrile, sans s'arrêter, comme on fait le douloureux aveu d'une faute dont la seule idée exaspère le cœur, l'ainée répondit :

— Au théâtre. Ah ! j'en ai assez, vois-tu, de frapper vainement aux portes de nos soi-disant amis. C'est assez essayer comme cela de refus et d'humiliations. Cette fois, je n'ai rien demandé, je puis aller la tête haute, et cet emploi, on me l'offre, on m'accueille à bras ouverts, et moi, j'ai dit : oui, oui... Oh ! oui, de bon cœur. Ils penseront tout ce qu'ils voudront, les bourgeois ; les mauvaises langues jaseront tout leur soûl ; c'est une affaire faite, et j'ai le cœur content !

Elle s'arrêta : sa sœur, blême, les yeux durs, s'était avancée sur elle, lui saisissant le poignet :

— Tu es folle, n'est-ce pas ? Et ce n'est pas vrai, ce que tu me dis là ?

— Pas vrai ? reprit froidement la sœur aînée. Et pourquoi ? Ne faut-il pas manger ? Pouvons-nous faire des dettes ? Est-ce toi qui va gagner pour deux, toi qui n'es bonne qu'à gémir et ne rien faire ?

La phrase était sortie malgré elle, vibrante de vérité. Elle en eut regret, et s'arrêta. Mais déjà la cadette d'une voix coupante lui répondait :

— Je ne fais rien ? Qu'en sais-tu ? Pendant que tu me crois en promenade, je travaille à ton avenir et au mien, et j'ai tracé mon plan, moi aussi, j'ai mon projet, mais un projet honorable, et non pas insensé comme le tien. Sais-tu à quoi j'arrive, moi, ta sœur, en un mois d'effort ? Eh bien, ma chère, j'arrive tout simplement à me faire aimer du cousin... Oui, dans trois moi je serai sa femme, je serai riche et j'assure ton avenir.

— Que dis-tu là ? s'écria M<sup>lle</sup> Sophie. Tu épouserai ce vieillard infirme, désagréable, qui n'eut jamais une bonne parole pour notre mère ! Tu abuserais de cet esprit affaibli pour t'introduire dans sa vie et jouir de sa fortune ! Mais c'est toi qui es folle ou vile, et c'est une infamie que de profiter de la décrépitude de cet homme pour t'en faire épouser.

— Mais, sotte que tu es, si je deviens riche, tu en profiteras, toi aussi.

— Ah ! cela, jamais ! J'aimerais cent fois mieux mourir de faim que de manger de ce pain-là.

— Mais que t'importe ? puisque c'est moi qui épouse, moi qui me dévoue.

— Non, non, tais-toi ; je ne prêterai pas la main à tes projets.

— Tu aimes mieux devenir une cabotine ?

— Oui, cent fois.

— Eh bien ! moi, je te le défends.

Et, de nouveau, la cadette saisit avec colère le bras de sa sœur, la serrant avec tant de force que l'ongle coupa la chair. L'autre se dégagea, rendue furieuse par la douleur : — Défendre ! cria-t-elle, défendre ! mais tu oublies que je suis ton aînée, que d'ailleurs j'ai le droit de disposer de ma personne et de régler mon avenir comme je l'entends. Et s'il me plaît, à moi, de gagner mon pain honnêtement et par le travail, au lieu de le mendier à quelque vieil infirme qui serait ma dupe ?

— Encore une fois, tu ne feras pas cela.

— Je ne le ferai pas ?...

Elle n'en dit pas davantage ; mais rajustant aussitôt son chapeau sur la tête, elle sortit : un quart d'heure plus tard, l'engagement était signé.

Quand M<sup>lle</sup> Sophie rentra, elle ne retrouva pas sa sœur. Hélène était allée tout droit chez son vieux parent et lui conta avec des torrents de larmes ce qu'elle appelait le déshonneur de leur famille. Son émoi ne l'empêcha pourtant pas d'entourer le vieillard de mille petits soins minutieux qu'il reçut avec un vif plaisir.

— Voyons, Hélène, lui disait-il, remettez-vous. Nous arrangerons cela : vous ne reverrez jamais votre indigne sœur et vous resterez ici.

— Mais en quelle qualité, cousin ? Et que dira le monde ?

— N'ai-je pas le droit de prendre une dame de compagnie, une amie ?

— Oh ! non, mon bon cousin, non. C'est dans un couvent que je veux me réfugier, et ni le monde, ni ma sœur, ni vous ne me reverrez jamais.

Le vieux cousin, perplexe, se grattait la tête. Il murmura lentement :

— Il y aurait bien un moyen, mais...

Hélène attendait, anxieuse, mais le vieillard n'acheva pas.

— Je réfléchirai, dit-il. Revenez demain.

La vieille fille s'en retourna toute déçue. Elle avait espéré, elle aussi, un engagement définitif...

Cependant M<sup>lle</sup> Sophie avait pris, le jour même, son service au théâtre. A cinq heures, on avait répété, pour le soir, les *Noces de Jeannette*, et, comme elle connaissait parfaitement la partition, tout avait marché à souhait. Le Directeur était ravi. Les acteurs avaient bien eu quelques plaisanteries faciles sur la recrue nouvelle qui, dans sa robe noire, ressemblait, disaient-ils, à une nonne ; mais, en somme, elle les tirait d'affaire ; elle jouait bien et ne répondait même pas aux railleries : on la laissa tranquille.

Il y eut néanmoins un incident. L'actrice chargée du rôle de Jeannette avait la voix fausse, et à plusieurs reprises M<sup>lle</sup> Sophie dut s'arrêter et frapper sur le « sol » pour remettre la voix d'aplomb. Jeune et jolie, habituée aux hommages que lui valait sa beauté, la chanteuse eut à la fin un geste d'impatience et déclara qu'elle ne recommençait plus. Puis elle murmura entre ses dents, assez haut cependant pour être entendue de la pianiste : « Toi, vieille nonne, tu me paieras cela. »

On passa outre, et l'on se sépara pour dîner.

(A suivre.)

Julie SÉVRETTE.